

Paris? C'est donc qu'on a peur du jugement de la grande ville? » Eh! non, ô redoutables censeurs, on ne craint pas votre férule. Seulement elle n'a que faire en pareil cas. C'est exactement comme si vous disiez : « Vous les trouvez belles, les courses de taureaux de Séville, pourquoi ne les montrez-vous pas au Nouveau-Cirque ? »

En conclusion, des représentations comme celles d'Orange, de Béziers et de Nîmes, dont le succès va croissant d'année en année, peuvent donner naissance à un art nouveau, à un art somptueux, magnifique, héroïque, à la véritable tragédie.

Les efforts tentés jusqu'à ce jour sont dignes d'éloge, et nous ont révélé l'œuvre à faire, mais on a encore tâtonné. On s'est tenu dans l'imitation classique des Grecs. On a donné de l'Eschyle, du Sophocle, de l'Euripide, on les a parés parfois de bons vers français, comme dans le *Prométhée* de Lorrain et d'Herold.

On dit merveille d'une *Iphigénie* de Jean Moréas, et pour ma part j'en connais des vers de la plus parfaite beauté. Paul Mariéton, dont l'activité féconde a déjà organisé de si belles soirées à Orange, désire vivement nous faire entendre la tragédie du poète des *Stances*. Je le souhaite de tout cœur.

Mais quelqu'un ne viendra-t-il pas, ensuite, qui écrira un drame original, à la fois lyrique et épique, porté par le souffle des héros ?

Le poète que j'appelle attend peut-être, pour tenter l'aventure, qu'on ait joué la *Reine Jeanne*, de Mistral.

JEAN CARRÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

C'est d'une poétique contrée de la Flandre, non loin de cette mer du Nord que Henri Heine exalta avec tant de prédilection, que vous parviendra cette chronique. Durant une quinzaine de jours, en compagnie de quelques autres élus, je suis l'hôte de châtelains qui nous font non seulement les honneurs de leur résidence avec une grâce et une cordialité exquis, mais qui nous initient, par de toniques et pittoresques excursions, au caractère si prenant et, par moments, si capiteux et si troublant de cette terre historique et suggestive entre toutes. Autour d'un vaste parc, admirablement composé d'un choix d'essences variées, aux feuillages assortis comme par un coloriste, s'étendent des chênaies et des sapinières alternant avec des prairies tavelées de vaches au pelage mor-

doré que gardent des jeunes femmes ou des enfants pieds nus et dépenaillés, aux grands yeux réfléchis et mélancoliques. Ces vachers se hêlent de pâturage en pâturage par des mélodies improvisées dont la navrance latente rappelle parfois celle de la plainte nostalgique du cor anglais au troisième acte de *Tristan* ; ou s'il arrive à ces petits rustres de chanter quelque mélodie empruntée au répertoire des cafés-concerts et qu'ils rapportèrent d'une visite à la ville la plus proche, ce refrain canaille contracte dans leur bouche et surtout dans la noblesse du décor je ne sais quelle signification et quelle saveur inattendues. Ces voix gutturales et muantes aggravent au lieu de troubler le silence de ces plaines boisées ; avec le souffle intermittent du vent d'ouest, les cris aigres des geais qui se pourchassent dans la futaie et, de temps en temps, le coup de fusil d'un chasseur, c'est la seule musique à laquelle se berce le cours lent et délicieusement monotone des heures. Les routes sablonneuses étouffent les cabots des chars et des attelages rustiques ; les fermes disséminées abritent des batteurs en grange aussi taciturnes que d'autres ouvriers et ouvrières envoyés au hersage dans les champs ou à la récolte des pommes de terre. Si le pays est silencieux et méditatif, il n'est pas moins immobile. Il n'y a pour ainsi dire de mouvement que dans le superbe horizon où s'allongent des caravanes de nuages, et encore ces nuages défilent-ils sans hâte, langoureusement, comme s'ils avaient peine, eux aussi, à s'arracher à la contemplation de ces glèbes illustrées autrefois par les prouesses des communiers et qui, malgré leur torpeur apparente, dégagent pourtant les magnétiques effluves des contrées où se sont déroulées de formidables tragédies. Tout en subissant respectueusement le charme de ces paysages et en partageant avec ferveur la placidité de ces bruns paysans de la West-Flandre dont un poète du terroir, le bon prêtre Guido Gezelle, a si merveilleusement dit les mœurs et les dehors, parfois il arrive à notre compagnie de promeneurs de secouer ces influences par trop graves et accablantes. Alors, en des clairières moussues ou à l'orée des bois bordés de gentianes, de scabieuses et de bruyères améthyste, entre deux cueillettes de mûres, au profond ahurissement des vaches meuglantes, s'engagent des sarabandes, des jeux, des assauts athlétiques, des pourchas par-dessus les clôtures et les fossés, des batailles à coups de pommes de pins, suivis d'allongements sur l'herbe et de conversations exaltées, divinement incohérentes ; et, c'est, joué par des personnages

d'âges et de caractères variés, mais s'entendant on ne peut mieux, assortis à souhait, comme un intermède de la comédie shakespearienne, comme un rappel de *Comme il vous plaira* et du *Songe d'une nuit d'été* dans une forêt des Ardennes transportée, avec un anachronisme vraiment digne du grand Will, au cœur de la Flandre mystique...

Ici pas de journaux, pas même de livres. On entretient jusqu'à la crainte des causeries d'ordre trop austère et, le soir, afin de ne pas être tenté de se départir de cette salutaire insouciance, aussitôt que la conversation menace de prendre un tour philosophique, économique, sociologique, voire simplement artistique et littéraire, tels de nos compagnons se hâtent de regagner leur chambre et de se préparer par un sommeil dionysiaque aux végétatives pérégrinations du lendemain...

Il faudra cependant songer à reprendre le chemin de la grande ville et à *rentrer dans le mouvement*. Déjà les théâtres se rouvrent. On m'écrit que la Monnaie inaugura sa compagnie nouvelle par une excellente reprise de *Lohengrin* et que le ténor Dalmorès fit un remarquable Chevalier au Cygne. Tant mieux. Mais quelques joies que nous réserve la saison théâtrale, je n'ai guère hâte d'en prendre ma part. L'automne nous ménage des spectacles en plein air, des féeries de lumière à côté desquelles pâlissent les plus prestigieux décors de nos opéras et il n'est pas de poème plus émouvant que celui que me dictent ces campagnes isolées loin des fâcheux, des vibrions, des politiques, des snobs, des affreux petits arrivistes qui se recommandent de Nietzsche, comme des implacables évangélistes qui ne jurent que par Tolstoï. Hélas! je ne reprendrai que trop tôt mon collier de misère. Il me faudra prêter une oreille complaisante aux raseurs, subir les sollicitations des faux artistes et essayer sans broncher les boniments des faiseurs et des charlatans de tout genre. Les livres s'amoncelleront sur ma table de travail et les invitations aux concerts et aux salons encombreront mes poches. Hélas! trois fois hélas!

Et toujours les mêmes égoïsmes, les invariables mesquineries, les incurables et sordides compétitions d'intérêt.

A mon départ de Bruxelles, un conflit se préparait entre les héritiers d'un grand musicien et ceux d'un non moins estimable poète. Je me hâte de dire que le droit et l'équité me paraissent être du côté des héritiers de celui-ci. Peter Benoit, le défunt musicien dont s'agit, laissa la propriété d'une partie de ses œuvres à une personne amie envers laquelle il

tenait à s'acquitter. Rien de plus naturel, mais il se fait que parmi les partitions en question se trouvent plusieurs oratorios composés sur des paroles de feu le poète Emmanuel Hiel, ami et principal collaborateur de Peter Benoit. Comme de juste, la veuve et les enfants du poète réclament une part des droits d'auteur. Or, la légatrice du musicien prétend retenir tout ce que rapportera l'exécution et l'édition desdits oratorios ou, du moins, ne faire qu'une part dérisoire aux héritiers du poète, sous cet injurieux et méprisant prétexte que le poète et les siens auraient dû se trouver suffisamment payés par l'honneur que Benoit avait fait à Hiel en mettant ses vers en musique. Quiconque a connu l'estime et l'affection que Benoit portait à son presque inséparable poète vous dira que le musicien aurait été le premier à protester contre une telle prétention de la part de son héritière. Loin de considérer Hiel comme un simple rimailleur auquel il aurait fait l'aumône de sa musique, Benoit recherchait, de préférence à tous autres, les poèmes de l'auteur du *Lucifer*, car c'est à ces poèmes qu'il adaptait le plus facilement ses compositions, car c'est ce poète qui l'inspirait le mieux et dont le génie concertait le plus intimement avec le sien. Ceci soit dit à la louange de Benoit qui, à la différence des musicastres, appréciait comme il convient la beauté d'un poème et les mérites d'un vrai poète. Malheureusement, son héritière a versé dans l'erreur et le préjugé entretenus par l'insupportable vanité de musiciens aussi ignares que stupides, qui s'imaginent augmenter leur mérite en refusant à leur parolier la part souvent prépondérante qui revient à celui-ci dans la composition d'un oratorio, d'un opéra ou d'un drame lyrique. Il est à souhaiter que la personne en question soit revenue de son erreur et qu'un procès — qu'elle perdrait sans doute — ne mette pas aux prises les héritiers de deux artistes qui entretenaient l'un pour l'autre autant d'amitié que d'admiration.

Au salon d'Anvers, qui vient de se fermer, ne figura aucune œuvre appelée à révolutionner l'art ou à causer une sensation profonde ; toutefois, on y admira des toiles intéressantes et même belles de MM. Fantin-Latour, Gilsoul, Alfred Verhaeren, Maurice Blicq, Jacob Smits, Léon Frédéric, Laermans, Thaulow, Bastien, Gouweloos, Swijncop, Heymans, Courtens, Oleffe, Claus, Verstraete, Paul Gorge, Isidoré Verheyden, etc., etc.

GEORGES EEKHOUD.